

Savoirs et création : qu'est-ce que penser ?

Michel NEUMAYER
GFEN Provence

Pour O.N. En remerciement à P.L.

« Il faut que quelque chose force de la pensée, l'ébranle et l'entraide dans une recherche »

François Zourabichvili¹

Qu'est-ce penser ? De cette activité apparemment si banale, si quotidienne, partagée entre tous, le philosophe Gilles Deleuze en parle ainsi dans *Proust et les signes*² : « Il y a toujours la violence d'un signe qui nous force à chercher, qui nous ôte la paix... La vérité n'est jamais le produit d'une bonne volonté préalable, mais le résultat d'une violence dans la pensée... La vérité dépend d'une rencontre avec quelque chose qui nous force à penser, et à chercher le vrai... C'est le hasard de la rencontre qui garantit la nécessité de ce qui est pensé ; le hasard des rencontres, la pression des contraintes... ».

J'avance l'idée que c'est là un argument essentiel pour l'introduction dans l'enseignement, dans la formation, de ces moments hors-norme que sont les temps de création. Je pense aux arts visuels, à l'écriture de fiction, à la photo, à la poésie.

Je plaide pour que la création ne soit plus considérée, comme on l'affirme trop souvent, comme alimentant la supposée « expression de soi ». Qu'elle soit au contraire support et dispositif pour la réflexion. Une création qui, au lieu de conforter le déjà-là, ébranle la pensée ; nous sorte de ce que Deleuze lui-même qualifie de bavardage, de répétition, notre lot quotidien.

J'en donnerai ici un aperçu à partir d'un **Colloque d'apprenants**, une dénomination qui renvoie à la réunion d'une soixantaine d'adultes de plusieurs pays d'Europe (Suisse, Belgique, France) qui voulaient réfléchir aux causes de leur situation de personnes illettrées. Ce « colloque »³ - le terme avait été choisi par les apprenants eux-mêmes - s'est tenu du 4 au 8 juin 2007 à Burnontigne (Belgique).

Faire rupture

Le constat serait trop pessimiste ? De nombreuses réunions autour de l'illettrisme se tiennent partout dans le monde. Or, elles sont le plus souvent le fait « d'experts », les personnes

illettrées y sont éventuellement conviées en qualité de « porteurs d'expérience ». La réflexion théorique se mène dans « l'entre-soi » entre des politiques, sociologues, psychologues selon un jeu bien réglé dans lequel les premiers concernés jouent rarement à égalité.

Le colloque de Burnontigne a commencé sous d'autres auspices :

1. – pas de confiscation de la parole : les experts seraient les personnes elles-mêmes et non des « spécialistes » extérieurs.
2. – il serait fait appel à des intervenants (l'équipe d'animation) dont le rôle serait de faciliter la tenue du colloque mais rien de plus et à des invités (un éditeur, un auteur de roman).
3. – le tout serait organisé sur une base associative et non par l'organisme formateur belge que fréquentaient par ailleurs les personnes.

Dans la négociation qui précéda le colloque, ayant été pressentis comme animateurs, nous mimes l'accent sur deux points supplémentaires qui furent validés :

1. – on ne parlerait pas une fois de plus des causes de l'illettrisme. Celles-ci sont connues de tous, largement analysées, reproduites, publiées. Le colloque porterait en revanche sur la manière dont les personnes **font face** à ce qui leur arrive.
2. – le colloque aboutirait à une **production écrite réalisée par les personnes elles-mêmes**. Ceci à travers un atelier d'écriture de quatre jours.

Alors qu'elle semble anecdotique, cette négociation préalable a été la première d'une série de ruptures. Le modèle du colloque « normal » était, d'un commun accord, remis en question, bien que personne encore ne sache comment tout cela allait se passer.

Du parti-pris à la pratique

Écrire, soi-même ? Impossible pensaient plus d'un, aussi bien parmi les participants que les

¹ François Zourabichvili, *Deleuze, une philosophie de l'événement*, PUF 1994.

² Gilles Deleuze, *Proust et les signes*, PUF, p. 25.

³ Colloque organisé par l'association « L'illettrisme osons en parler... nous mêmes » avec le soutien logistique de « Lire & Écrire » (Verviers), en collaboration avec... (Suisse) et... (Ardèche). Conception des ateliers et animation : Odette et Michel Neumayer en coopération avec l'équipe des bénévoles de Verviers. Coordination générale du projet : Pascale Lassablière, formatrice.

accompagnateurs des pays invités. Quel dispositif permettrait de dépasser l'obstacle ? Le paradoxe étant celui d'adultes déclarés ne sachant « ni lire, ni écrire » qui s'engagent dans un fonctionnement de société savante⁴ (!) qui aboutira à la présentation de communications... écrites !

Le dispositif

α. Jour 1 : « Nous sommes tous des historiens du présent, nous archivons nos traces ».

Travail en petits groupes. Collecte des témoignages oraux des participants au sujet de la manière dont ils vivent au quotidien leurs difficultés en matière d'écriture et de lecture, c'est-à-dire dans la rue, face à leurs enfants, en faisant les courses, chez le médecin, etc. **Et surtout comment ils font pour « s'en sortir ».**

Ces témoignages donnent lieu à une prise de notes « prises au vol » par ceux dans les petits groupes qui maîtrisaient « un peu mieux » l'écrit, parfois par les formateurs-accompagnateurs des pays invités. Donc émergence d'un matériau, fabrication d'un corpus, conservation de traces, mise en mémoire.

β. Jour 2 : « Élire, cerner, réduire ». Ces témoignages sont repris avec la mission d'y repérer (discussion collective, recopiage manuscrit, saisie sur ordinateur) « les perles », c'est-à-dire les expressions inattendues, les passages qui plaisent, les trouvailles orales. Tout au long de ces deux premiers jours, **constitution d'une banque d'images.** Toutes les multiples photos prises par les uns et les autres sont réunies et seront accessibles à tous : photos de repas, de balades, moments formels et informels saisis par l'objectif comme cela se voit dans tous les colloques du monde.

γ. Jour 3 : sortie à Bruxelles + photos.

δ. Jour 4 : « Réécrire, assembler : éloge du collage ». Fabrication de diaporamas en petits groupes. Ceux-ci « raconteraient l'histoire d'une femme, d'un homme qui s'en sort ! ». Sur chaque diapo figurera un texte « perle » + une photo. Les textes sont réécrits à la 3ème personne. Des personnages apparaissent au fil du montage : au sein de chaque vue d'une part ; de diapo en diapo, d'autre part.

Atelier d'arts plastiques : autour de la « notion de résistance ». Le matériau proposé : papiers des plus fins aux plus rigides, carton, celluloïd ; liens des plus fragiles aux plus solides (fil, rubans, ficelle, raphia, nylon, fil de pêche, etc.) ; outils de traçage (crayon, feutres, craie, etc.) ; peinture (aquarelle, gouache, acrylique), etc. La consigne : « figurer plastiquement la résistance ».

ε. Jour 5 : séance de clôture. Chaque petit groupe présente son diaporama.

Cette pensée qui se construit

Des réflexions nées du travail d'écriture, de l'ébranlement affectif et cognitif suscité, une partie restera invisible, scellée dans la mémoire des sujets. Aujourd'hui encore, quand nous revoyons tel ou tel participant, tous s'en souviennent comme un moment important de leur vie.

Comment néanmoins parler de ce qui a bougé ? Même si les temps d'analyse réflexive furent brefs (la semaine était courte), bien des signes, des confidences de repas, des commentaires, des réactions en donnent une idée. Ils seraient bien sûr plus approfondis si nous avions l'occasion de nous revoir.

Autour du « tous capables » et de la théorie

Dans le domaine de la lutte contre l'illettrisme, le champ des écrits est à première vue scindé en deux branches : les interviews et les récits de vie d'un côté ; les constructions théoriques de l'autre. Dans le domaine théorique, le vécu des personnes est repris avec le statut « d'exemple ». La parole des uns sert donc la parole des autres. Bien plus rares sont les textes écrits par les personnes elles-mêmes dans lesquels les deux registres se tissent, si possible à égalité. Seuls les mouvements militants, tel ATD-Quart Monde et quelques autres, portent cette rupture épistémologique du « tous théoriciens de nos vies » que nous-mêmes pour le colloque de Burnontige avons épousée.

Le principe ayant été posé, le choix de faire des diaporamas mêlant texte et photo a ouvert un champ théorico-pratique dont on peut tenter de nommer quelques effets.

Autour de la capacité à penser de chacun

Dire ce qu'on vit, l'attester, le graver dans un objet culturel, coopérer, s'insérer dans un projet collectif de « création » est un moment fort de développement de l'estime de soi, une rupture par rapport l'image négative (le manque, la déficience) que la société renvoie très largement aux personnes « illettrées ».

Autour du travail théorique

Le choix des « perles » ne s'est pas fait au hasard. Si certaines phrases ont été retenues (et non d'autres), c'est au nom de leur capacité à signifier des points essentiels. C'est donc le résultat d'un travail de jugement, d'une évaluation de pertinence ou de légitimité. Tout chercheur se pose cette question, car c'est son argumentation qui est cause, si le corpus s'avérait inadéquat.

⁴ Le mot « colloque » dans son acception courante signifie certes : « Action de parler avec quelqu'un, entretien, simple conciliabule », mais le terme évoque plus souvent quand même : « réunion de spécialistes [...] convoqués pour discuter et confronter leurs informations et leurs opinions sur un thème ou un domaine donné ». On parle de « colloque scientifique, international, fermé ». (Dict. CNTRL)

Autour de la nature même du texte théorique

Un texte théorique peut s'affranchir des normes en vigueur dès lors qu'il ne cherche pas à se conformer aux réquisits des institutions. Il est juste de dire que le désir de rupture était d'abord le nôtre, celui de l'équipe d'animation. Il nous fallait convaincre les participants qu'ils pouvaient l'adopter à leur tour, s'y sentir à l'aise. Les réflexions très laudatives du dernier jour nous ont confortés dans notre projet de ne pas nous inféoder aux normes.

Autour de l'hybride

Mélanger travail plastique et travail d'écriture, tenir plusieurs fils en même temps, collecter les mots, rassembler les images, travailler avec des couleurs, de la matière, tout cela bouscule la pensée. Entre expérience racontée, expérimentation plastique et visuelle, recherche de formes ; entre le coup de gong du hasard du collage et la rationalité du « vouloir dire », un espace s'ouvre pour l'inattendu. Le rapport à ce que l'on a vécu et vit encore s'est métamorphosé. Si l'on s'est détaché (non sans mal) de ce que l'on pensait être avant, on se rattache maintenant à une image nouvelle, la même mais différente, née des « coups de boutoir » que les ateliers ont constitués.

Vers la militance

Très vite, le travail fait en commun a eu des effets relationnels et militants : certains participants ont pris contact de leur propre chef avec les médias afin de témoigner « eux-mêmes » et non par spécialistes interposés ; d'autres ont voulu rencontrer des responsables politiques locaux ou régionaux ; d'autres ont exprimé le désir de faire vivre cette expérience à leur tour ailleurs, revenus au pays. Ils devenaient « militants de la lutte contre l'illettrisme ».

Dans « La subversion des dualismes »⁵

Si des feuilletons tels que Plus belle la vie remportent aujourd'hui un succès durable, c'est bien que la fictionalisation du quotidien, par médias interposés, répond à une attente. Cette fictionalisation certes brouille nos repères à nous, lettrés (vrai / faux ; réel,

inventé ; documentaire / fiction ; journal / roman) mais permet aussi comme le dit Sandra Laugier « la subversion des dualismes ». Il ne s'agit pas comme dans les feuilletons télé de remettre en cause des binômes tels que « valide-handicapé », « homme-femme », « vieux-jeune », « voire humain-non humain », « vivant-non vivant » (Laugier).

Les dualismes remis en question ici seraient plutôt du type

a. « anonyme / sorti du rang », « passif / actif », « condamné / sauvé ». C'est l'image de soi qui change, à la fois réelle (on se voit sur l'écran) et mentale (on se perçoit comme pouvant être, pouvant devenir un ou une autre).

b. c'est aussi la subversion des conventions de genres telles que « théorie vs fiction », « texte long, compliqué, froid, abstrait » (en un mot « pas pour nous », personnes « ne sachant pas lire ») opposé à « texte court, plaisant, émouvant ». Or, une théorie naît et s'exprime tout autant, voire mieux, à travers un texte coup poing, d'un texte poème, d'un texte clin d'oeil.

c. culture savante vs cultures populaires. Si *Le rouge et le noir* est la réécriture d'un fait divers qui se termina aux Assises de l'Isère ; si *La bête humaine* s'inspire des grandes catastrophes ferroviaires de l'époque ; si, plus près de nous, de nombreux auteurs puisent leur inspiration dans la presse (Besson, Jauffret, etc.) ; si Michel Foucault s'intéresse à *Moi, Pierre Rivière, ayant égorgé ma mère, ma sœur et mon frère*⁶, avec le projet d'alimenter ses réflexions sur la prison, c'est bien que les passages d'un monde à l'autre sont indispensables.

Les genres ne sont pas étanches, ni les pensées. Participer en tant que non-lettrés à un atelier d'écriture qui aboutit à une production socialisée, susceptible d'être montrée publiquement à l'occasion d'un débat, d'une séance de sensibilisation de travailleurs sociaux, d'enseignants, etc. transforme le rapport aux genres. Il y a de la place pour notre écriture dans les interstices des genres. Nous ne sommes pas condamnés à contempler les livres de l'extérieur à la vitrine des librairies, sur les rayons de bibliothèque. ◆

⁵http://www.liberation.fr/debats/2014/03/28/en-attendant-got_991129

⁶http://classiques.uqac.ca/collection_documents/riviere_pierre/moi_pierre_riviere/moi_pierre_riviere.html